



IVAN KREMNIROV

**Voyage
de mon frère Alexis
au pays de l'utopie
paysanne**

Préface de Jean Viard

GINKGOéditeur

 **l'aube**

VOYAGE DE MON FRÈRE ALEXIS
AU PAYS DE L'UTOPIE PAYSANNE

Collection *Regards croisés*

Ouvrage édité par Jean Viard
en collaboration avec Xavier Mottez

Titre original:

Путешествие моего брата Алексея в страну крестьянской утопии

Première édition: Gosudartsvvennoe izdatel'stvo, Moscou, 1920

© Éditions de l'Aube et Gingko éditeur, 2023
pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-5325-2

Ivan Kremniov

**Voyage de mon frère Alexis au pays
de l'utopie paysanne**

Préface de Jean Viard

Traduction du russe,
notes et postface de Michel Niqueux

éditions de l'aube
GINKGOéditeur

PRÉFACE

Ce texte peut être lu comme un récit, celui des aventures d'Alexis Kremeniov, dans la tourmente de la révolution russe de 1917. On y lira une époque, des débats, des espérances, ainsi que des descriptions, belles et vivantes, d'une Russie aujourd'hui disparue. Mais ce récit est d'abord une utopie qui s'inscrit dans le fil des grandes utopies, en particulier celles de Fénelon et de Montesquieu, largement traduites en russe dès leur parution en France, mais aussi de nombreux auteurs russes du début du xx^e siècle. Y compris dans la littérature prolétarienne. Michel Niqueux, à qui l'on doit la très vivante traduction de ce livre, explique tout cela très bien dans sa postface.

N'oubliez pas de la lire après avoir achevé la lecture du texte d'Ivan Kremeniov, cette mise en contexte historique permet de comprendre l'enjeu de ce texte dont l'auteur fut finalement exécuté le 3 octobre 1937. Cette fin tragique, lors des grands procès dits de Moscou, renforce la puissance symbolique et critique de ce livre. Car édité en 1920 à 20 000 exemplaires comme un texte de réflexion nourrissant les débats de l'époque, il mène dix-sept ans plus tard son auteur à la mort. Ce texte était devenu corrosif et dangereux pour un régime bolchevik devenu totalitaire, qui entretemps s'était lancé dans une lutte féroce contre la paysannerie russe – et ukrainienne.

C'est ce contexte historique qui m'avait attiré quand l'Âge d'Homme édita ce texte en français au début des années soixante-dix, juste après 1968. La postface et les notes de la présente édition ont été enrichies par les publications de l'époque de la perestroïka. Je venais de m'installer à la campagne, micro-acteur d'un vaste mouvement néorural qui suivit la « révolution » de 68. Le rejet du communisme se confondait pour nous en un retrait de la vie familiale, urbaine et politique que symbolisait cette migration. Certains étaient partis en usine ou à Katmandou. Nous cherchions une vie différente, aussi bien dans le domaine privé que social, un temps de recul comme on dit aujourd'hui face à une France gaullienne conservatrice, face au monde du travail fordiste, mais également face à la pensée marxiste alors hégémonique à gauche. Nous découvriions Deleuze et Guattari. *L'anti-Œdipe* était notre nouvelle bible. Nous nous retrouvions avec une jeunesse locale, rurale, agricole et modeste avec qui nous faisons fêtes et partages. Peu à peu, de néoruraux nous glissons vers des néopaysans, tenant quelques hectares, partageant le matériel et apprenant des bribes de savoir-faire agraire en exploitation bio. Je dois bien avouer que si je servais ponctuellement d'ouvrier agricole, ma véritable passion était déjà l'observation, l'analyse et l'action. J'écrivais alors *La campagne inventée* avec Michel Marié, qui fut le premier livre des éditions Actes Sud et dont Henri Mendras fit un compte rendu fort élogieux dans *Le monde* – lançant ainsi à la fois cette maison d'édition inconnue et ce livre.

Depuis, je tenais à republier ce texte qui fut pour moi une sorte de bréviaire intellectuel. Je retrouvais ma vie, celle d'un urbain des champs mais aimant la ville, celle d'un intellectuel mais aussi d'un manuel, celle d'un chercheur mais aussi d'un acteur engagé dans la cité, ses débats, ses actions. L'utopie de l'ouvrage de Kremniiov était la nôtre, la

mienne. La campagne, les paysans, un tracteur, mais aussi la vie rurale, la montagne et la forêt, la nature, une basse-cour, des lapins. Et la société urbaine qui se rapprochait, l'autoroute, le TGV, qui mit Paris à quatre heures de chez moi. Hubert Nyssen même qui créa pour la première fois en province une maison d'édition dans un petit village des Alpilles. Le fax que nous pûmes connecter à notre téléphone. Nous étions des néo-urbains des champs et la société urbaine nous rejoignait peu à peu.

Nous nous retrouvâmes ainsi sans déménager dans un « parc naturel régional », sur un « plan d'occupation des sols », notre chemin finit par recevoir un nom, et notre maison un numéro. Jusqu'au jour où nous vîmes arriver des hommes – travailleurs détachés de je ne sais quel pays d'Europe centrale – tirant un câble depuis le village situé à plus de trois kilomètres pour nous connecter à Internet. La toile avait changé le monde, et cela, Ivan Kremniou n'aurait jamais pu l'imaginer.

Mais lui avait anticipé le rôle futur des cités, hub de rencontres de citoyens vivant au champ, cités hôtel sans habitants, mais cœurs des liens sociaux, économiques, culturels, sentimentaux, politiques. Lui avait pensé Moscou et ses quatre millions de chambres d'hôtel, une ville de rencontres et de découvertes, mais sans habitants permanents. Eux vivaient dans les campagnes, micropaysans s'autonourrissant et portant la très ancienne civilisation des hommes de la terre au centre des sociétés modernes.

Nous sommes loin évidemment du projet bolchevik de la domination de la classe ouvrière. Mais aujourd'hui où l'utopie communiste devenue totalitarisme a disparu, aujourd'hui où la classe ouvrière s'est pour ainsi dire dissoute dans une société d'individus autonomes et de robotisation de la production, l'utopie d'Ivan Kremniou ne prend-elle pas un nouveau sens, écologique cette fois-ci, société de la

nature, de faible consommation, de voyages et de rencontres au cœur des villes. L'allégorie de cette cité sans habitants n'est-elle pas celle réalisée de la toile Internet qui nous lie, sans d'autre rencontre physique qu'exceptionnelle, dans les cités le plus souvent.

Ces cités que la grande pandémie de 2020 a vidé de leurs vies, qui est justement la rencontre physique d'humains reliés par la civilisation numérique. Ces cités que partout sur la planète des humains rêvent de quitter pour des villages ou des villes plus petites, mais connectées en tous sens, reliées par des trains rapides aux grandes métropoles. Si deux cents métropoles réorganisent, et gouvernent notre civilisation planétaire devenue numérique, nous avons appris, et la pandémie de 2020 l'a confirmé, qu'il n'est pas nécessaire d'y vivre, seulement d'y séjourner de temps en temps.

L'utopie paysanne d'Ivan Kremeniov ne peut-elle alors devenir la nôtre, mais utopie devenue écologique plus que paysanne, utopie d'un retour au soin de la nature que nous avons dégradée avec notre civilisation industrielle. Autrement dit, lire ce texte aujourd'hui, au-delà du plaisir de la lecture et de la richesse de son récit, peut être une proposition à méditer sur notre monde et sur l'extraordinaire aventure que va être la lutte contre un climat que nous avons nous-mêmes affolé.

JEAN VIARD,
novembre 2022

CHAPITRE PREMIER
qui instruit le lecteur bienveillant
du triomphe du socialisme
et lui présente le héros de notre roman,
Alexis Kremniou

Minuit était passé depuis déjà longtemps, lorsque le possesseur du livret de travail n° 374131, qui naguère portait dans le monde bourgeois le nom d'Alexis Vassiliévitch Kremniou², quitta le grand amphithéâtre comble et étouffant du Musée polytechnique³.

La vapeur du brouillard de la nuit d'automne recouvrait les rues endormies. De rares réverbères électriques paraissaient perdus dans les lointains fuyants des croisées de ruelles. Sur le boulevard, le vent tirailait les feuilles jaunes des arbres, tandis que les murailles blanchâtres de Kitaïgorod⁴ émergeaient de l'obscurité comme une masse irréelle.

Kremniou prit la rue Saint-Nicolas⁵. À travers la brume elle semblait avoir retrouvé ses traits passés. S'emmitouffant en vain dans sa pèlerine pour ne pas sentir l'humidité pénétrante de la nuit, Kremniou jeta un regard mélancolique sur l'église de Saint-Vladimir et la chapelle de Saint-Pantélémon⁶. Il se souvint de l'époque où, étudiant en première année de droit, il y avait bien longtemps de cela, le cœur battant, il avait acheté ici-même, à droite, chez le bouquiniste Nicolaïev *L'ABC des sciences sociales* de

Flérovski⁷; trois ans plus tard, il avait entrepris de collectionner les icônes après avoir découvert chez Elisseï Siline un Sauveur de Novgorod⁸; il se souvint aussi de ces nombreuses et longues heures où il fouillait avec les yeux ardents du prosélyte parmi les trésors manuscrits et imprimés du bouquiniste Chibanov⁹, là même où maintenant, à la faible lueur d'un réverbère, on pouvait lire l'inscription laconique « Glavboum »¹⁰.

Tout en chassant ces souvenirs coupables, Alexis se dirigea vers la porte d'Ibérie¹¹, passa devant la Première Maison des Soviets¹² et sombra dans l'obscurité des ruelles moscovites.

Mais des mots, des phrases, des bribes de phrases entendues tout à l'heure au meeting du Musée polytechnique revenaient douloureusement dans sa tête en feu :

« Par la destruction de la cellule familiale, nous porterons le coup final à l'ordre bourgeois ! »

« Notre décret interdisant de prendre les repas chez soi rejette de notre existence le doux poison de la famille bourgeoise et affermit jusqu'à la fin des siècles les principes socialistes. »

« La douceur du foyer engendre des désirs de possession, le plaisir du petit propriétaire recèle les germes du capitalisme. »

Sa tête lasse le faisait souffrir et son esprit pensait déjà par habitude sans réfléchir, comprenait sans tirer de conclusions, tandis que ses pas le portaient machinalement vers ce foyer à moitié détruit qui n'avait plus qu'une semaine à vivre avant d'être voué à la destruction totale, conformément au décret du 27 octobre 1921 qui venait d'être publié et avait été commenté au meeting.

CHAPITRE DEUXIÈME
narrant l'influence de Herzen
sur l'imagination enflammée d'un fonctionnaire soviétique

Alexis étala du beurre sur un grand morceau de pain (don béni du marché de Soukharev¹³ miraculeusement épargné), se versa un verre de café bouillant et s'assit dans son fauteuil de travail.

À travers la grande baie on voyait la ville ; en bas, dans la brume nocturne, les taches claires et laiteuses des réverbères s'étiraient en files dans les rues. Par endroits, au milieu des masses sombres des maisons, des fenêtres encore éclairées jetaient une faible lueur jaune.

— Ainsi donc, c'en est fait, pensa Alexis en scrutant la nuit de Moscou. Vieux Morris¹⁴, vertueux Thomas, Bellamy, Blatchford¹⁵, et vous tous, bons et gentils utopistes, vos rêves solitaires sont devenus certitude générale, vos projets les plus osés et les plus grandioses – programme officiel et grisaille quotidienne ! En l'an quatre de la révolution, le socialisme peut se considérer comme le maître sans partage de la planète. Êtes-vous satisfaits, pionniers-utopistes ?

Et Kremniou jeta un regard au portrait de Fourier suspendu au-dessus d'une des armoires de sa bibliothèque.

Mais pour lui, vieux socialiste, haut fonctionnaire soviétique, directeur d'un des départements du Mirsovnarkhoz¹⁶, tout n'était finalement pas parfait dans cette utopie

incarnée, et il regrettait confusément le passé tandis qu'un reste de psychologie bourgeoise obscurcissait encore sa conscience socialiste.

Il fit quelques pas sur le tapis de son cabinet de travail, son regard glissa sur les reliures des livres, et il découvrit avec surprise, sur une étagère dont il avait quasiment oublié l'existence, une rangée de petits volumes. Les noms de Tchernychevski, Herzen et Plekhanov¹⁷ le regardaient depuis le dos de cuir de leurs riches reliures. Il sourit comme on sourit à des souvenirs d'enfance et prit un tome de Herzen dans l'édition de Pavlenkov¹⁸.

Deux heures du matin sonnèrent. La pendue tinta avec un sifflement prolongé, puis se tut.

De nobles paroles, bonnes et puérilement naïves s'offraient aux yeux de Kremniov. La lecture le captivait, l'émouvait comme le font les souvenirs du premier amour juvénile, du premier serment d'adolescent.

Il eut l'impression que son esprit se libérait de l'hypnose du quotidien soviétique, et des pensées neuves et originales s'agitèrent dans sa conscience ; il apparut possible de penser différemment.

Kremniov lut avec émotion une page prophétique depuis longtemps oubliée :

Les générations faibles, maladives, bêtes, se traîneront jusqu'à l'explosion, jusqu'à l'une ou l'autre lave – qui les couvrira d'un linceul de pierre, et les abandonnera à l'oubli des chroniques. Et puis ? Et puis viendra le printemps, une vie jeune et fraîche s'agitiera sur leurs pierres sépulcrales ; la barbarie de la jeunesse, pleine de forces incohérentes, mais saines, remplacera la barbarie sénile ; une puissance sauvage et fraîche envahira la jeune poitrine de peuples jeunes, – et alors commencera un nouveau cycle d'événements et un nouveau volume de l'histoire universelle.

Nous pouvons dès à présent en comprendre le ton fondamental. *Il appartient aux idées sociales*; le socialisme se développera dans toutes ses phases, jusqu'à ses dernières conséquences, jusqu'à des absurdités. Alors encore une fois, de la poitrine titanique de la minorité révolutionnaire, s'élançera le cri de la négation et, encore une fois, une lutte mortelle commencera, dans laquelle le socialisme prendra la place du conservatisme actuel, et sera vaincu par une révolution à nous inconnue¹⁹.

— Une nouvelle insurrection? Où donc est-elle? Et au nom de quels idéaux? — se demandait-il. Hélas, la faiblesse de la doctrine libérale avait toujours été de ne pouvoir créer une idéologie et de ne pas avoir d'utopies.

Il sourit avec regret. Oh, vous tous, les Milioukov²⁰ et les Novgorodtsev²¹, les Kouskova²² et les Makarov²³, quelle utopie pourriez-vous donc inscrire sur vos étendards? Qu'avez-vous à proposer en remplacement du régime socialiste, en dehors de l'obscurantisme capitaliste réactionnaire? D'accord..., nous sommes loin de vivre dans le paradis socialiste, mais qu'offririez-vous à sa place?

Le livre de Herzen se ferma soudain de lui-même avec fracas et une pile de volumes in-octo et in-folio tomba de l'étagère.

Kremniou tressaillit.

Une odeur suffocante de soufre emplît la pièce. Les aiguilles de la grande pendule se mirent à tourner de plus en plus vite et s'évanouirent dans une rotation effrénée. Les pages de l'éphéméride se détachaient bruyamment d'elles-mêmes et remplissaient la pièce de tourbillons de papier. Les murs eurent l'air de se déformer et se mirent à vibrer.

Kremniou avait la tête qui tournait et une sueur froide inondait son front. Il sursauta et, pris d'une peur panique, se jeta vers la porte de la salle à manger qui claqua derrière

IVAN KREMNIOV

lui avec le bruit d'un arbre qui s'abat. Il chercha en vain le bouton de l'éclairage électrique, qui avait disparu. En avançant dans l'obscurité, il se heurtait à des objets inconnus. La tête lui tournait et son esprit s'obscurcissait comme lorsqu'on a le mal de mer.

À bout de forces, Alexis se laissa tomber sur un divan qui ne s'était jamais trouvé là auparavant et il perdit connaissance.